



«**NAISSANCE**  
New York, 1946.  
Le premier  
d'une nouvelle  
nuit.

«**DÉCOUVERTE**  
Adolescent,  
lors d'un tour  
de l'Europe  
avec sa mère.

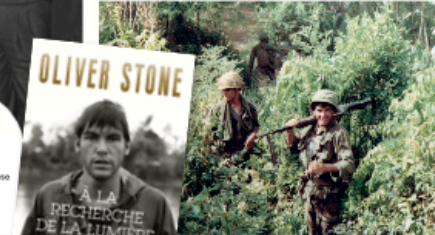
«**SPORT**  
printemps 1965.  
Avec l'équipe  
de tennis  
de son lycée.



«**PEUPLE**  
Oliver Stone, Arnold  
Kopelson, Tom Berenger,  
Mike Meloy, Willem  
Dafoe, Arthur Klein,  
John Daly.

«**FEMME**  
San Antonio,  
juin 1981 :  
Liz et Oliver  
le jour de  
leur mariage.

«**VIETNAM**  
Dans la jungle, une nuit/Revue  
M60 sur le dos, quinze mois  
d'un cauchemar éveillé,  
que Stone coécrit avec  
"Platoon".



La violence, présente dans votre vie personnelle, fait-elle partie de l'ADN de cette Amérique que vous étudiez à travers vos films? Regardez la télévision. Même dans les cartoons, il y a de la violence. Bang! Bang! Bang! Les gens tombent. Pour les Américains, la violence, c'est de l'action. Elle est même justifiée lorsqu'il s'agit de rédemption ou de revanche. Or, la violence, je l'ai vue de mes yeux, de très près. Non seulement c'est écœurant, mais c'est également terrifiant. Le film le plus violent que j'aie réalisé, c'est *Tauxers nés* – dont c'était précisément le propos, l'enjeu, et donc la remise en question. Certains ont parlé de fascisme, alors que c'était à mille lieues de ça. *Midnight Express*, c'est aussi l'expression de ce que j'ai vécu en prison [Peu après son retour du Vietnam, Oliver Stone a été brièvement incarcéré à San Diego pour une histoire de drogue, *NOLA*], où j'ai vu à quel point certains gardiens maltrahaient les jeunes. Les abus, la drogue... Ça m'a mis hors de moi. Le Vietnam a soulevé énormément de colère en moi – comme chez tous les vétérans. Cette rage, je l'ai mise dans *Salvador* et *Platoon*. On m'a traité de macho alors que j'ai été élevé dans le socialisme. Dans mes films, la violence n'a jamais été utilisée autrement que pour servir des convictions pacifiques.

À quoi ressemblait *Break*, la première version du scénario de *Platoon*? C'était un scénario allégorique, typique de la fin des années 1960. À l'époque, il m'était encore impossible d'écrire sur la guerre de manière réaliste. Je revenais tout juste du Vietnam et je n'étais pas prêt à en parler frontalement. Mon personnage s'opposait à la figure du père. Il me ressemblait, certes, mais ce dont il s'agissait ici, c'était avant tout d'une histoire mythologique. J'étais assommé. J'aurais préféré oublier. Refuser. Sauf que tout a ressurgi, au fil des années, et que je n'ai eu d'autre choix que d'affronter mes souvenirs à travers *Platoon*.

**«Je n'ai jamais convenu à Hollywood et c'est réciproque. Je ne m'y suis jamais senti à l'aise.»**

Entre la guerre et certains tournages, la mort n'a cessé de vous poursuivre, ainsi que vous le racontez dans le livre... Ces expériences n'ont appris à reconnaître le danger et à ne plus remonter dans un hélicoptère, par exemple. Pendant la guerre du Vietnam, il y a eu tellement d'accidents de ce genre. Deux ou trois fois au moins j'ai failli être victime d'un crash! Dans le livre, vous citez souvent Jim Morrison... à qui vous aviez envoyé *Break*, intitulé ainsi en référence à «*Break on Through!*»? Je ne l'ai jamais connu, hélas. Je lui ai juste envoyé le script en 1969. Peu après sa mort, Bill Siddons, son manager, est allé récupérer ses affaires, qu'il a stockées pendant des années. Au début des années 1990, sa femme m'a contacté pour m'y donner accès. C'était comme une bénédiction de l'esprit de Jim, qui est l'un des artistes ayant le plus compté pour moi.

Vous êtes un outsider au sein de Hollywood, depuis toujours. Pensez-vous qu'on puisse encore y tourner de bons films? Je n'ai jamais convenu à Hollywood, et c'est réciproque. Je ne m'y suis jamais senti à l'aise, je n'aime pas le système des studios. Si en plus on y ajoute les effets de la pandémie, la situation ne peut qu'empirer. C'est devenu très difficile de tourner un film normalement. Il n'y a plus

que les séries, la télé, le streaming... c'est tout. Finalement, écrire un livre est ce que j'ai fait de plus spontané, de plus rafraîchissant depuis longtemps. *Snowden* a été un enfer à financer. Le film a connu un accueil catastrophique aux États-Unis. Ce sont les documentaires qui seuls m'ont permis de garder foi dans le cinéma. C'est plus direct. Pas besoin de tourner autour d'un sujet, de personnages fictifs. En ce moment, je travaille sur John Fitzgerald Kennedy... Car j'aime toujours autant me plonger dans des mystères : c'est en cela que je reste très attaché au format dramatique.

À la School of the Arts de NYU (New York University), vous avez bénéficié de l'enseignement de Martin Scorsese. Qui'en retenir-vous? Marty était jeune, dynamique. Il avait qu'un nouvel Hollywood était en marche, et il rendait les cours si personnels qu'il était difficile de ne pas croire que nous parviendrions nous aussi à faire des films. Il m'a encouragé quand j'en avais besoin, et j'ai eu mon diplôme. C'était une bonne école, l'une des premières du genre, et c'est le gouvernement américain qui me l'a payée à 80% vu que j'étais un ancien GI.

Vous parlez beaucoup de votre père. Quel héritage vous se-t-il laissé? Le goût du travail, qui était toute sa vie. Et puis la discipline, et sa manière de rester sérieux.

Mais je n'ai pas hérité de son désir de vouloir dominer, d'une certaine manière : pendant la Première Guerre mondiale, il a été officier, tandis que je me suis enrôlé comme soldat durant celle du Vietnam. Mon père était aussi plus doué que moi en mathématiques, et il avait une belle plume, ayant étudié la littérature à Yale... Sa génération était bien plus éduquée que la mienne. Par ailleurs, il m'a appris le scepticisme. Il était plus sardonique que ma mère, qui elle était très sociale. Il était plus sombre également, sans cesse à prédire le retour de la Grande Dépression ou de la persécution des Juifs. Méfiant, il se gardait de dire la vérité pour ne pas se faire d'ennemis ; il en avait, néanmoins! Ma mère et lui se complétaient bien. Ils étaient forts, autant l'un que l'autre.

Les femmes ont tenu un rôle crucial tout au long de votre cheminement professionnel... Oui, j'évoque très fréquemment ma mère et mes deux premières épouses. Najwa Sarkis – je l'ai comprise plus tard – m'a aidé à retrouver la civilisation. Quand elle m'a rencontré, je ressemblais à la photo de la couverture du livre : un animal sauvage qui traînait dans la rue, à bout de nerfs. C'est ce qui arrive quand on n'a pas dormi pendant quinze mois de guerre. Et puis, je suis aussi français, donc nerveux!

Justement, votre mère était française, d'origine paysanne, votre père new-yorkais d'ascendance est-européenne. Cela fait-il de vous un citoyen du monde avant tout? C'est exactement le terme. Et ça m'énerve tellement que les Américains ne me comprennent pas lorsque je leur demande : «*Pourquoi ne pas faire la paix avec les Chinois et avec les Russes?*» Ils ne veulent pas, ils sont fous! La guerre est irrationnelle et ne laisse aucune chance à la civilisation. Sans même en avoir conscience, le peuple américain est l'un des plus agressifs du monde. C'est désespérant.

Au cours de votre carrière, vous avez dû renoncer à plusieurs films. Lequel regrettez-vous de ne pas avoir tourné? Celui sur Martin Luther King (finalement réalisé par Ava DuVernay après que Stone dut y renoncer, les ayants droit de MLK refusant catégoriquement que soient mises en avant les zones d'ombre de leur aïeul, *NOLA*). Ou ce film sur le massacre du village vietnamien de My Lai, que la crise de 2008 a empêché de voir le jour. Je tenais également à réaliser *Evita*. Au final, c'est Alan Parker qui s'en est chargé etc... c'est mauvais. ☹

Oliver Stone. À la recherche de la lumière. Éditions de l'Observatoire.



## Oliver Stone Natural Born Writer

**Avec À la recherche de la lumière, le réalisateur de Né un 4 juillet, Wall Street, Tueurs nés et Platoon raconte avec dextérité ses erreurs de jeunesse et sa quête de succès. Entretien avec un outsider assumé d'Hollywood.**

Par SOPHIE ROSEMONT

**E**n cette période où l'interview par téléphone est devenue légion, Oliver Stone nous fait la surprise de venir à Paris, à la faveur d'un passeport français – rendons grâce à sa feu mère, Jacqueline Goddard... Entretien de ce séjour en terre parisienne? Parler de son autobiographie, À la recherche de la lumière, ouvrage qui retrace son parcours de tête brûlée jusqu'à ses 41 ans et le triomphe de son film Platoon aux Oscars. Son rapport au cinéma, à l'écriture, aux femmes, à la politique: aucune langue de bois dans ce féroce récit, qui on l'espère sera suivi d'un deuxième volet. C'est donc aux abords de Saint-Germain-des-Près qu'il nous donne rendez-vous. La règle est énoncée dès le début: questions en français, qu'il maîtrise très bien, et réponses en anglais, gage d'une parole précise, fluide et libérée. Banco!

**À la recherche de la lumière s'achève en 1987. Pourquoi ce choix?**  
Parce que j'ai réalisé mon rêve cette année-là. Au début de la vingtaine, j'avais décidé d'être scénariste et réalisateur, et il a fallu affronter de longues périodes de doute où rien ne se passait. Quand ma grand-mère maternelle est décédée, je suis allé chez elle en banlieue parisienne. Elle représentait la stabilité, à mes yeux, elle qui avait été mariée si longtemps à mon grand-père alors que mes parents, eux, avaient divorcé. Je me suis retrouvé dans sa chambre, et c'est alors qu'il m'a semblé entendre sa voix qui disait: "Fais ce que tu as à faire, arrête de te poser des questions." Dont acte. J'ai connu des hauts, des bas, les mariages, les problèmes, la drogue, l'épuisement... Les échecs, donc, puis, au bout du compte, les succès. D'abord avec un scénario qui – enfin! – a cartonné, celui de Midnight Express, puis avec Platoon. Ce n'était pas évident pour moi de réussir à faire mon trou à Hollywood. D'autant que je ne voulais pas me contenter d'écrire des scripts; je souhaitais aussi réaliser. Mon film avec Michael Caine, Le Main du cochon, avait été un échec cuisant. Ça m'a désespéré, vraiment. Ce n'est qu'avec Salvador et Platoon, tous deux financés par des producteurs britanniques et non américains, que j'ai pu réellement percer. Ainsi le livre se termine sur un accomplissement: celui du réalisateur que je voulais être.

**Écrire ses mémoires, c'est thérapeutique?**  
Oui, ça fait un bien fou. En s'attardant sur soi, on apprend à mieux se connaître, à mieux comprendre ses parents, sa nature propre. La vie passe vite, quand on enchaîne les films! On ne prend pas le temps de réfléchir à ce que l'on pense. L'écriture a eu un effet cathartique sur moi... Au point que, ces trente dernières années, je n'ai pas cessé de tenir un journal intime.